

J'AVAIS PERDU DE VUE **RITH SAMNANG** – en khmer son prénom signifie « chanceux » – après son incarcération dans une prison, en Californie. À cette époque, il avait occidentalisé son nom en le raccourcissant et en plaçant le nom de famille après le prénom. En Amérique, il s'appelait donc Sam Rith.

Sam donnait rarement de ses nouvelles. Perdre de vue quelqu'un et l'oublier prend du temps, et une longue période de silence y contribue. Je n'avais pas entendu parler de lui depuis un moment quand son ancien parrain, George Anderson, m'a écrit pour m'informer qu'il avait été déporté au Cambodge après avoir purgé une peine de sept ans de prison pour vol d'armes. Ensuite, je n'avais plus eu de contact non plus avec les Anderson. Pour être franc, sans nous concerter, nous en avons conclu que ces échanges d'e-mails au sujet de Sam étaient diablement pénibles.

Et puis, les Anderson croyaient en Dieu.

George et Laura Anderson se sentaient coupables de la détention puis de la déportation de leur filleul ; ils pensaient que la nouvelle vie de Sam en Amérique avait été un échec, en raison de ce qu'ils avaient dit et fait, ou de ce qu'ils auraient dû dire ou faire. La culpabilité engendre le remords, le sentiment qu'on aurait pu ou aurait dû faire plus. Ainsi surgissent des pensées qui nous font douter de nous-mêmes, de notre capacité à faire ce qui convient.

Les Anderson, des gens bien et croyants vivant à Sacramento, en Californie, avaient parrainé Rith Samnang en 1984. Cette année-là, il avait quinze ans. Parfois, je me demande si les évènements n'auraient pas tourné autrement si Sam avait émigré aux États-Unis à dix ans. Difficile à dire. Parmi d'autres cas similaires, j'ai connu celui d'un gamin qui était arrivé en Amérique à cinq ans et dont la vie, ressemblant beaucoup à celle de Sam, fut un vrai fiasco. Reste un fait : si les années d'adolescence sont une période agitée et conflictuelle où qu'elles soient vécues, un adolescent qui avait survécu au Génocide cambodgien, aux camps de réfugiés et au déracinement avait eu à surmonter des évènements auxquels jamais un adolescent ordinaire ne serait confronté. Ce n'est pas pour excuser les vols perpétrés par Sam. Il avait commis un délit et purgé sa peine, ce n'était pas plus compliqué que ça. N'est-ce pas ainsi que les Américains voient les choses ?

Je comprenais le désarroi des Anderson. Je ne crois en aucune religion, mais j'ai appris qu'il n'est pas nécessaire d'être croyant pour ressentir de la culpabilité. En réalité, le sentiment de culpabilité d'un non-croyant peut être pire dans la mesure où ni prière, ni cérémonie, ni prêtre ne viendront le soulager lorsqu'il est en proie à des idées noires qui le gagnent et le démolissent. On cherche à s'en débarrasser en se rachetant. Ce récit n'est qu'un tâtonnement d'aveugle vers la rédemption.

Je suis un journaliste dont la longue carrière tire à sa fin et avant de poser mon stylo – j'utilise toujours un carnet et un stylo –, j'aimerais avoir la conscience en paix au sujet de ce garçon né Rith Samnang, ancien repris de justice connu sous le nom de Sam Rith. Durant ma carrière, je n'ai jamais prétendu être un grand écrivain – je n'en étais pas un –, en revanche, je fus l'un de ceux qui étaient prêts à aller dans n'importe quelle zone de combat pour une agence de presse et à en revenir avec un témoignage. Si j'avais pondu des articles fantaisistes, on m'aurait viré. Mais j'étais doué pour trouver le détail qui marque les esprits, frappe bas et fort, et fait tomber le lecteur de sa chaise. Pour la plupart des rédacteurs en chef,

c'est suffisant. Il fallait vraiment croire en quelque chose, ou bien être fou, pour s'aventurer là où des gens mouraient soufflés par des explosions, se faisaient tirer dessus, réduire en charpie et torturer. Vous lisez les journaux. Vous tombez sur ces trucs-là tous les jours, décrits avec des mots, en noir et blanc. Mais de tout près et en pleine figure, c'est une expérience différente.